



Jean Genet

UNE JEUNESSE PERDUE
Louis-Paul Astraud

à 20 ans



AU PIALE Vauvert

Louis-Paul Austraud

Jean Genet à 20 ans

Une jeunesse perdue



Dans la même collection

GUSTAVE FLAUBERT À 20 ANS, Louis-Paul Astraud

COLETTE À 20 ANS, Marie Céline Lachaud

MARCEL PROUST À 20 ANS, Jean-Pascal Mahieu

BORIS VIAN À 20 ANS, Claudine Plas

Collection dirigée par Louis-Paul Astraud

ISBN : 978-2-84626-252-1

ISSN : 2109-6368

© Éditions Au diable vauvert, 2010

Au diable vauvert

www.audiable.com

La Laune 30600 Vauvert

Catalogue disponible sur demande

contact@audiable.com

Vol, prostitution, désertion. De Jean Genet que retient-on ? Son abandon presque dès sa naissance en 1910, les maisons de correction qu'il a fréquentées dans sa jeunesse, son engagement auprès des Black Panthers aux États-Unis pour les droits des Noirs durant les années 1960, celui auprès des Palestiniens durant les années 1970 et 1980, son homosexualité toujours assumée, sans cesse affichée, ses pièces de théâtre, polémiques, et surtout ses livres, considérés avant même leur publication comme parmi les plus importants de leur époque ; des livres écrits en prison, sous l'Occupation, par un homme âgé d'une trentaine d'années que l'on présente comme venant de nulle part. Du moins qui se présente lui-même comme tel. Car Jean Genet n'a de cesse de se présenter : lui, l'enfant abandonné qui n'a jamais connu de sa mère que le nom et de son père rien, consacra ses plus beaux livres à se présenter aux autres. *Notre-Dame-des-Fleurs*, *Miracle de la rose* et *Journal*

du voleur, davantage que les récits de son enfance et de sa jeunesse, sont des cartes d'identité que Jean Genet nous tend, mais une identité, des identités mêmes, qu'il façonne selon sa volonté. Puisqu'il n'en avait pas reçu à la naissance, il décida de s'en octroyer une lui-même, magnifiée, à l'envers de la beauté des autres, écrira-t-il plus tard. Vol, prostitution, désertion.

Le soleil est puissant et sec dans le ciel syrien. Depuis presque un an qu'il a été envoyé en poste à Damas, en 1930, le jeune caporal Jean Genet, 19 ans, travaille chaque jour à l'érection d'un fortin sur les hauteurs de la ville. Parce que ses yeux d'un bleu clair, presque trop pâle, nuancé de reflets verts ou gris selon la lumière, brillent de vivacité, parce que son langage, élaboré, choisi, maniéré parfois, tranche avec celui de ses camarades et impressionne, un capitaine qui ne sait rien de lui l'a choisi pour cette tâche d'architecte. Il n'a aucune connaissance en construction, et son métier de maçon, comme il s'en amusera un demi-siècle après dans *Un captif amoureux*, il l'apprend sur le tas de pierres sèches et inégales, couleur de sable, qu'il demande à des tirailleurs tunisiens de poser les unes sur les autres jusqu'à tant qu'elles forment une tour. C'est l'écrin que l'on attend de lui pour pouvoir y glisser un canon. Depuis presque un an qu'il a été envoyé

à Damas, Jean se consacre à sa tour, et voici qu'il vient d'en faire retirer le coffrage, voici qu'elle est prête à accueillir son arme. Le capitaine inspecte la tourelle et montre sa satisfaction au jeune caporal en offrant de partager avec lui un quart de rhum qu'il porte accroché à son ceinturon. Le contact de cette fiole contre la hanche de l'officier, l'idée de cet alcool chaud de la chaleur de ce corps d'homme émoustille Jean. Il aime les hommes et il le sait. Une semaine plus tard, mètre après mètre, à dos de mulet, un canon est hissé au sommet de la colline, puis au sommet du fort. Un lieutenant de vaisseau venu apporter l'arme de marine fait tirer un coup de canon pour honorer le colonel Andréa, mort au champ d'honneur soi-disant, ainsi que le jeune sapeur responsable de l'œuvre.

Jean Genet, dans sa vieillesse, dira se souvenir de l'odeur de la poudre qui envahit le fortin davantage que du bruit qui lui parut assourdi. Garçon sensible et délicat, il a fermé les yeux; lorsqu'il les rouvre, c'est pour constater qu'une fissure, lente, inexorable, fatale, s'ouvre depuis la base de l'ouvrage jusqu'à sa cime. La tour s'effondre, et le canon disparaît sous elle. Genet se dira avoir été si désolé, si honteux de cette chute, qu'il en aurait conçu une jaunisse. Il aurait été emmené à l'hôpital militaire de Damas, puis rapatrié en France le 25 décembre 1930 en congés de convalescence. Il avait fêté ses 20 ans quinze jours plus tôt.

Une belle histoire. Le Genet de plus de 70 ans qui la raconte, et qui travaille à sa légende depuis

toujours, donne trop de détails pour qu'on ne les vérifie pas. Le fort qu'il construit est censé s'appeler Andréa. Il y eut bien un colonel Andréa, qui officia justement dans les années 1920 à Damas. C'est lui d'ailleurs qui en novembre 1925 organisa la défense de la ville contre les insurgés druzes en l'entourant de fortifications, ce qui justifierait que l'on donne son nom à une fortification. Cependant il n'est pas mort colonel sur le champ d'honneur mais général, vingt ans plus tard, ayant eu le temps de publier ses mémoires. Il pourrait s'agir d'une simple confusion de la part de Genet entre le nom officiel du fort et celui donné de façon informelle par les soldats. Quatre forts sont construits précisément à l'époque où Jean est en poste à Damas : les forts Gamelin, Weygand, Vallier et Goybet. Selon les archives militaires, aucun de ces fortins ne fut construit sous la direction d'un simple caporal – ce qui aurait pu passer inaperçu vu de Paris – mais surtout aucun incident à la fin de leur construction n'a été relevé. Le bruit de l'effondrement de l'un d'entre eux à son inauguration se serait entendu jusqu'à Paris. Et puis aucun caporal ne séjourne à l'hôpital militaire de Damas en décembre 1930. En revanche, il y a bien un caporal qui est rapatrié en France, mais uniquement parce qu'il arrive au terme de sa période d'engagement et qu'il bénéficie non pas d'un mois de convalescence mais de deux mois de congés. Précisément la situation de Jean.

Dans les récits que Genet fait de sa vie, l'armée n'a presque aucune place, et il la traite en général par

le mensonge, que celui-ci soit délibéré ou d'omission. Il évoque à peine son engagement pour insister sur sa désertion à vingt-cinq ans. On pourrait croire à le lire qu'il ne fut soldat que durant quelques mois. S'engager, s'échapper. La vérité est tout autre: le jeune Jean s'est engagé le 1^{er} mars 1929, à 18 ans, et a quitté l'armée, si on excepte de plus ou moins courts intermèdes civils, le 18 juin 1936. Non pas quelques mois, mais sept ans, qui furent les plus stables de sa jeunesse, peut-être même de sa vie, les plus propices à l'élaboration de sa prodigieuse culture.

Lorsqu'il fait sa demande d'incorporation, il devance un appel qu'il ne doit recevoir que deux ans plus tard. Il ne possède que son certificat d'études, et a déjà eu à plusieurs reprises des ennuis avec la justice, c'est donc comme simple soldat qu'il est accepté et affecté, selon son souhait, dans le génie. Il devient ce que l'on appelle à l'époque un « sapeur », terme par lequel il se désigne lui-même dans des lettres avec ce qui ressemble à de la fierté. Le génie, l'une des principales branches de l'armée de terre, a pour mission la construction d'infrastructures sur les territoires conquis et leur protection. C'est en quelque sorte l'entreprise de travaux publics des armées. En temps de paix, il construit les ouvrages militaires (casernes, camps, abris et bien sûr, comme le fit Jean à Damas, fortifications). La France est alors, avec l'Angleterre, la plus grande puissance coloniale au monde: Jean, sans famille ni ami, libre comme l'air ou plutôt qui aimerait l'être, veut profiter de son

métier pour voyager. Il fait un premier passage dans le 2^e régiment du génie à Montpellier. Le 16 avril 1929, il écrit à l'inspecteur chargé de son dossier à l'Assistance publique, avec une préciosité stylistique et sentimentale, une assurance aussi, que l'on retrouve dans toute sa correspondance et qui étonne chez un garçon aussi jeune et aux origines si modestes qu'il se sent (à n'en pas douter, il ne s'agit que d'une formule de politesse) fautif de ne pas lui avoir écrit plus tôt. Il le remercie surtout de l'avoir aidé à s'engager dans l'armée et de la sorte permis d'échapper à la maison de correction dans laquelle il se trouvait depuis trois ans. Le soldat Genet a des projets – l'enthousiasme de sa lettre invite à le croire –, il a l'intention de faire carrière dans l'armée. Celui qui se réjouira ouvertement de la défaite de la France en 1940, une dizaine d'années plus tard, prépare activement le concours de l'École du génie qui peut lui permettre de devenir officier d'active dans cette arme. L'école, dont les locaux sont encore dans les communs de château de Versailles, dure trois ans et dispense une triple formation militaire, technique et administrative. Si tout se passe bien, il sera officier à 21 ou 22 ans. Quelle victoire pour le petit gars de l'Assistance publique! Plus qu'une victoire, une revanche après deux ans en maison de redressement. Et pourquoi échouerait-il lui qui, à 12 ans, a été reçu premier de son village au certificat d'études, avec la mention Bien? La vie va, enfin, lui sourire. La nuit dans son lit, lorsqu'il dort, ce n'est plus la tenue grise et terne des soldats de

première classe qu'il porte, mais un uniforme d'officier, le sien ; la belle allure, avec ses habits bleu ciel, et son képi brodé d'or, comme il sera séduisant.

Las, c'est à Avignon que le matin du 1^{er} mai 1929 Jean se réveille. C'est donc qu'il a échoué à l'examen. Il reste un soldat de troupe. Il ne renonce pas pour autant à son idée de promotion. Le 3 juin, il écrit de nouveau à l'Assistance publique, cette fois, non pas pour la remercier mais pour se plaindre. Après trois mois de présence, alors qu'il espère toucher sa première solde et disposer enfin d'un argent bien à lui, ce qui ne lui est jamais arrivé auparavant, sentir cette liberté que procure à un tout jeune adulte le fait de disposer à sa guise de sa paie, il découvre, ou peut-être feint-il de le découvrir, que tant qu'il ne sera pas majeur, sa solde – cinquante francs tous les trimestres – de même que sa prime d'engagement – six cent cinquante francs – seront versées directement à l'Assistance publique. Celle-ci place consciencieusement cet argent sur un livret d'épargne, intouchable par le pupille avant sa majorité, sauf autorisation. Résigné autant que rusé, il biaise, et justifie sa demande d'argent par le fait que les livres coûtent cher, qui permettent de préparer les concours d'officier. L'école de Versailles est-elle un prétexte pour toucher directement sa solde ?

Cela ne serait pas le premier des élégants mensonges que Jean ferait à l'Assistance publique. Elle s'est déjà laissé prendre à de nombreuses reprises. Cette fois-ci, non. Elle tient ses comptes avec une rigueur bureaucratique et se révèle intraitable. Après

des semaines d'échanges épistolaires, la réponse définitive tombe le 15 octobre de la même année : « Les soldes seront payées au pupille le jour de sa majorité, augmentées des intérêts simples calculés aux taux des agences de la Banque de France, 5,5 % actuellement » (dossier de l'Assistance publique, archives de Paris). Des avances de cinquante francs lui seront versées régulièrement (le 13 juin, le 15 septembre, le 6 novembre et le 24 décembre) pour l'aider à faire face aux dépenses de la vie courante qui sont loin d'être toutes prises en charge par l'armée, mais Jean est furieux, il ne peut pas toucher son pécule d'un coup. Peut-être gardera-t-il une rancune à vie de ce rationnement ; plus tard, il demandera systématiquement à être payé en liquide, notamment par Gallimard qui lui proposera vainement une rente pour l'aider à gérer ses revenus. Il n'ouvrira son premier compte bancaire qu'au début des années 1980, à 70 ans passés, forcé par le fisc auquel il devait trop d'impayés.

Son souci en 1929 est d'entrer à l'école des officiers. C'est encore une époque où un jeune homme désargenté, sans appui dans la vie mais intelligent, peut vraiment espérer faire carrière dans l'armée ou le clergé. Alors bien sûr, plutôt l'armée que le clergé, cela correspond mieux à son goût pour la virilité et l'action. Il n'entrera pas dans une école d'officier, il n'est même pas dit qu'il en ait ne serait-ce que passé l'examen d'entrée. En revanche, le 18 octobre, il est promu caporal, ce qui est le premier grade dans l'armée (et le plus haut qu'il atteindra). Cette

promotion vient seulement sanctionner le fait qu'il a fini de faire ses classes, c'est-à-dire qu'il a reçu la base de l'enseignement militaire, sans que ses supérieurs aient rien à lui reprocher. Elle distingue le volontaire de la masse des conscrits. Une façon de le récompenser en augmentant sa solde mais sans lui donner d'autorité réelle sur ses camarades. Désormais, il est le caporal Genet donc. Il n'est pas certain que cette dénomination corresponde à la haute opinion qu'il a déjà de lui-même. Il veut bien n'être rien, du moins être considéré comme tel, mais non pas être dans la moyenne, non pas vivre dans la médiocrité. Et puisqu'il n'a pas d'argent pour lui en France, ni d'aventures, qu'une vie de militaire en caserne à en surveiller d'autres, alors il préfère partir au loin, comme ce fugueur impénitent en a pris l'habitude durant son adolescence, mais dans la légalité cette fois-ci ; il se porte volontaire pour servir dans les troupes du Levant. Il choisit la Syrie, une prime de vingt francs est offerte aux pupilles qui y servent comme soldat. L'argent est, avec la liberté, la grande obsession de sa jeunesse. Il est vrai que l'argent donne la liberté, du moins une certaine forme de liberté, matérielle à défaut d'intérieure. On veut toujours ce qu'on n'a pas. Jean ira chercher la liberté en lui-même puisqu'il ne la trouve pas ailleurs.

Le voici exaucé ; il est affecté au 33^e bataillon d'outre-mer, dont le commandement se trouve à Beyrouth. Le 28 janvier 1930, pour la première fois de sa vie, il quitte la France ; il embarque sur le *Mariette-Pacha*, un paquebot qui emmène en une

semaine de traversée les troupes jusqu'à la capitale libanaise, après une escale à Alexandrie. De son exaltation à respirer l'air du large, à fouler une terre nouvelle, à laisser derrière lui sa patrie par laquelle il se considère déjà trahi, et ce depuis longtemps, il ne dit rien ; il ne retient que son réflexe à son entrée dans la capitale libanaise de porter son regard sur l'entrejambe de quatre hommes : il s'attendait à distinguer leur dernière érection provoquée par le garrot. Quatre rebelles druzes qu'on lui présenta comme des voleurs et que l'on avait pendus place des Canons, comme il le racontera dans son dernier livre *Un captif amoureux*. Si la guerre n'est pas ouverte à cette date dans le Grand Liban et la Syrie, sous mandat français, la situation n'en est pas moins tendue. Le 8 février, Jean entre dans Damas, à la 2^e compagnie de sapeurs-mineurs.

Sa vie est réglée par les consignes militaires : lever à l'aube, travaux de construction du fort qui doit participer au système de défense de la ville, déjeuner à la caserne ou sur place, puis de nouveau les travaux de construction. Une vie réglée, ordonnée, une semi-liberté en apparence pour un jeune homme qui a déjà connu l'enfermement des prisons pour mineurs. Oui, mais en apparence seulement. En fin d'après-midi, c'est quartier libre justement, et l'ancien prisonnier n'a qu'une hâte, s'échapper de la caserne, cet espace protégé mais limité, pour partir au hasard des ruelles à la découverte de la ville. Personne n'est là pour attendre son retour, il rentre à l'heure qu'il veut ; et l'heure qu'il veut, c'est bien souvent celle que

lui indique le soleil par son lever au petit matin. Une façon bien à lui de se perdre dont il a l'habitude : durant son adolescence, il n'aura eu de cesse de quitter les placements qu'avait décidés pour lui l'Assistance publique, vagabondant, seul, à travers toute la France. Ici, à Damas, il n'est plus seul.

De jeunes garçons l'accompagnent, le guident. Il tombe amoureux d'un apprenti coiffeur, un adolescent de 16 ans. Une relation comme une révélation, révélation qui ne se trouve pas dans ce désir qu'il a déjà éprouvé pour d'autres hommes mais dans la simplicité et le naturel avec lesquels son sentiment s'exprime et, surtout, est accepté par les autres. Cette relation n'est pas mal vue par la population locale, les gens en rient gentiment, les jeunes comme les vieux, l'incitant à suivre son amoureux. Lui-même n'en est pas du tout gêné. Tous savent, et tous acceptent. Mais tous, ce sont les Damascènes. Pas l'armée. Pas la France. Jean est accueilli par la famille du garçon, et lui qui n'en a pas eu de véritable se sent très à l'aise avec celle-ci. Peu à peu, il se sent appartenir à ce peuple.

Il fait pourtant partie, avant tout, d'une armée d'occupation. Damas est une ville occupée. Les troupes françaises procèdent alors à ce qu'elles appellent avec pudeur la « pacification du Levant ». À peine quatre ans plus tôt, une insurrection menée par les Druzes avait éclaté dans le pays et Damas s'était soulevée. La réponse française avait été de bombarder la ville. Les sapeurs sont là pour reconstruire les installations et améliorer la défense

de la ville. La tour de Jean, sur les hauteurs de Damas, n'est qu'une petite partie d'un vaste dispositif. C'est dire que l'attitude de la population locale envers les Français peut s'avérer hostile. Les règles de circulation pour les militaires français sont strictes, édictées pour leur sécurité : se déplacer en permanence avec une arme, être accompagné d'au moins deux camarades lors de chaque excursion en ville, ne jamais céder le trottoir aux Damascènes, qu'il s'agisse de femmes ou de vieillards. Comme à son habitude, Jean ne respecte aucune règle. Mais cette fois, c'est seulement qu'elles ne lui sont pas nécessaires. Il se rend dans les souks désarmé, il s'incline devant les femmes, il apprend comme il peut l'arabe, et la population locale, reconnaissante de son attitude, se montre à lui telle qu'elle est vraiment. Conduit au milieu des ruines de la ville dont sont responsables ceux qu'il est contraint d'appeler ses compatriotes, les Français, il prend peu à peu conscience de l'injustice commise envers la Syrie par les siens ; accueilli jusque tard dans la nuit à des parties de cartes, interdites par l'armée qui a instauré la loi martiale, et donc, par nature, antifrançaises comme il s'en souviendra dans *Un captif amoureux*, puisqu'elles sont un acte de désobéissance – ce qui n'est pas fait pour lui déplaire –, il écoute avec attention les propos politiques de ses hôtes, commence à se forger une opinion anticoloniale, se découvre des affinités avec ces victimes d'une oppression, comme lui, depuis l'école primaire, se considère l'être. Son instituteur avait demandé un jour à ses élèves de décrire leur

maison. Le devoir de Jean fut le plus réussi, le maître le lut à la classe. Une même exclamation fusa de toute part : ce n'était pas vraiment sa maison puisqu'il était un enfant abandonné.

Et ses camarades de se moquer du petit Jean, enfant abandonné, non pas adopté mais accueilli par une famille du village, en échange d'argent. À 65 ans, Genet se souviendra encore de ce moment comme celui où lui fut révélé l'opprobre de n'avoir ni père ni mère, de n'être pas du village, idée difficile à saisir pour un garçonnet de 7 ou 8 ans, qu'il confondit avec celle de n'être pas français. Jean sans Terre, comme Jean Plantagenêt, un roi tout de même. Son destin inscrit dans son nom. Ce sera de ce moment-là, de ce déchirement profond, de cette honte nouvelle et irrémédiable, qu'il datera sa haine de la France, ajoutant même que la victoire d'Hitler de 1940, victoire d'un simple petit caporal autrichien sur ce qui était alors considéré comme la première armée du monde, l'avait comme vengé de cet affront d'enfance, et que c'est la raison pour laquelle il s'en était réjoui.

À 19 ans, sans éducation autre que celle qu'il s'est forgée par ses seules lectures depuis 6 ans, faites au hasard des livres croisés sur sa route, Jean n'a pas encore une conscience politique très développée. Mais sa colère contre la France l'aide à comprendre celle des Arabes. L'anecdote du fort Andréa sert à incarner son désir, confus, informulé durant ces années-là, d'effondrement de l'armée. Dans l'immédiat, fin 1930, son engagement de

deux ans est sur le point de prendre fin, il embarque le jour de Noël, à bord de nouveau du *Mariette-Pacha*, pour être rapatrié en France. Au jeu, en amour ou plus simplement pour vivre, il aura dépensé plus de quatre cent cinquante francs durant son séjour en Syrie, qui lui auront été versés par l'Assistance publique à titre d'acompte sur la somme qu'il touchera à sa majorité. Une somme relativement importante puisqu'un soldat comme lui touchait cinquante francs par trimestre. Toute sa vie, il vivra de la sorte au-dessus de ses moyens.